

d'a

PARCOURS /
THIERRY VAN DE WYNGAERT

CONCOURS /
RÉINVENTER LA SEINE

RÉALISATIONS /
SAMBUICHI
PASSELAC & ROQUES
CAB
OMA
BRENAC & GONZALEZ

DOSSIER /
LE MAIRE ET L'ARCHITECTE

TECHNIQUES /
MOBILIER DE BUREAU





Thierry Van de Wyngaert

© CIL

De la politesse

par Richard Scoffier

1977

Thierry Van de Wyngaert, né en 1953, obtient son diplôme à UP1 sous la direction de Michel Duplay avec lequel il s'associera pour gagner le concours de restructuration de la ville ferroviaire de Régina au Canada, une opération restée sans suite.

1982

Création de l'agence Thierry Van de Wyngaert architecte.

1985

Lauréat des Albums de la jeune architecture.

1998

Prix de la mise en lumière du patrimoine architectural contemporain (avec François Migeon).

2008

Fondation de l'agence TVAA en association avec Véronique Feigel.

2011-2015

Président de l'Académie d'architecture.

2017

Livraison du campus Jourdan, accueillant l'École normale supérieure (ENS) et l'École d'économie de Paris (PSE).

Thierry Van de Wyngaert vient de terminer au sud de Paris, boulevard Jourdan, un vaste bâtiment universitaire abritant l'École normale supérieure et l'École d'économie de Paris. L'occasion de revenir sur le parcours de cet architecte discret et engagé.

Les réalisations de Thierry Van de Wyngaert sont assez diversifiées mais témoignent toutes indéniablement d'une pensée très cohérente. Elles sont représentatives de la trajectoire d'un architecte qui obtient son diplôme à la fin des années 1970, pour monter son agence la décennie suivante tout en restant étroitement tributaire du système des concours publics. Ainsi la première œuvre, *La maison derrière le mur*, conçue en collaboration avec François Noël, est-elle réalisée à la suite d'une consultation lancée en 1986 par l'organisme de HLM L'Effort Rémois. Un prototype de maison du futur pour un couple et deux enfants qui entretient de nombreuses correspondances avec les Wall Houses, les projets théoriques de décomposition/recomposition des villas corbusiennes, dessinés par John Hejduk dans les années 1970. Viendront ensuite des projets d'équipements publics – bibliothèque Chevreul à Lyon, archives diplomatiques à Nantes, présidence de l'université de Strasbourg... –, d'où émerge l'audacieux hôtel d'agglomération d'Évry Centre Essonne. Mais aussi des ouvrages d'art : une série de châteaux d'eau coniques, simples et sculpturaux, construits entre 2000 et 2008. Ce sont cependant ses interventions sur des bâtiments emblématiques de la modernité qui attireront l'attention : la surélévation de la tour de Perret à Amiens et la réhabilitation de la tour d'Albert à Jussieu. Plus qu'une simple adjonction et une mise en conformité, elles témoignent d'une véritable capacité à remonter aux sources, à plonger dans l'intimité des processus de conception de ces deux penseurs/fondateurs de l'architecture moderne française.

Nous allons commenter ces deux interventions montrant les liens secrets qu'elles entretiennent avec d'autres projets. Mais avant de commencer, peut-être faut-il revenir plus avant dans la biographie pour essayer de comprendre cette empathie pour Perret et Albert. Elle vient peut-être du goût pour la logique de ce lycéen d'Henri IV qui se destine à math sup ou math spé et qui bifurque vers des études d'architecture à UP1 dans l'après-68. Une école en crise qui renonce à apprendre à ses élèves le dessin et le projet – pour mieux consommer la rupture avec l'enseignement des Beaux-Arts – et leur demande de prendre du recul, de la distance avec les savoirs traditionnels de l'architecture. Une institution à la recherche d'elle-même qui a cependant permis à cet étudiant avide de savoir de rencontrer deux enseignants : Jean Tribel et Michel Duplay. Ce dernier publiera ses projets dans *Le Carré bleu* et sera son directeur d'études avant de lui demander de devenir son associé.

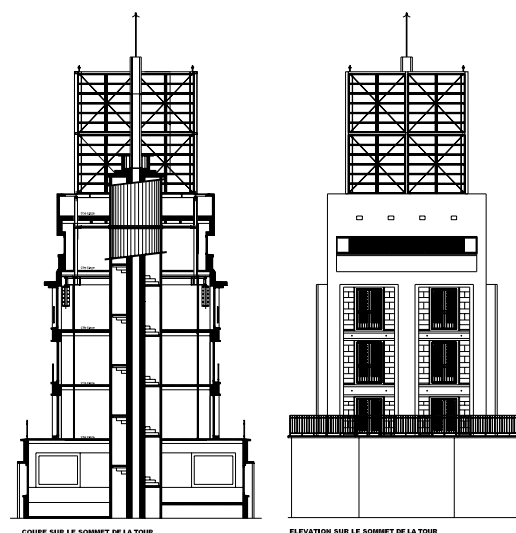
Pour bien comprendre la suite, il est important de se replonger dans ces premiers projets présentés dans la revue de l'architecture modulaire, notamment placée sous l'égide de Yona Friedman. Le premier d'entre eux se propose comme une superposition de trames structurelles et programmatiques – des tabourets abritant les logements posés sur des poteaux champignons hébergeant des équipements. Le second, comme une réflexion encore plus abstraite sur les conséquences de la rotation d'un élément de la trame carrée d'un plan. Associé avec Michel Duplay, il gagne un concours de restructuration de la ville ferroviaire de Régina au Canada, où ils pourront appliquer leurs principes à l'échelle du territoire. Un projet resté sans suite mais qui permettra à Thierry Van de Wyngaert d'obtenir les Albums de la jeune architecture en 1985 et d'accéder à la commande. L'architecte aux cheveux en bataille et aux éternelles chemises blanches est aussi l'incarnation



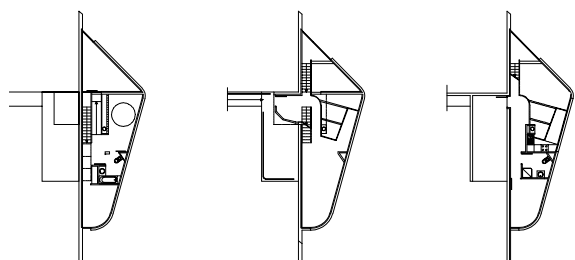
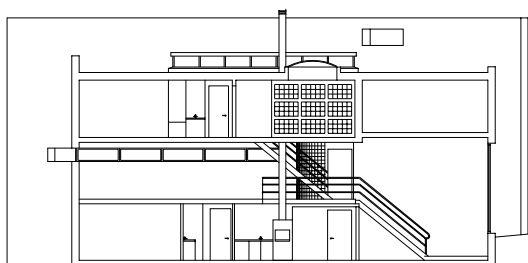
Le Carré bleu, 1976.



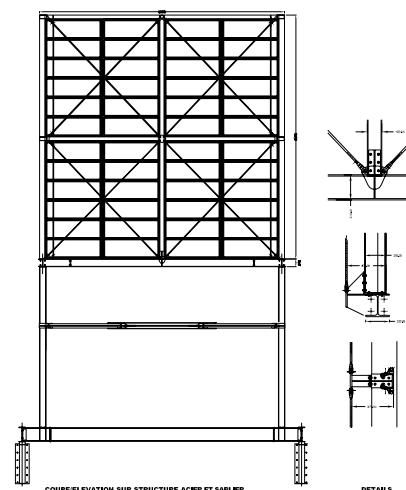
© DR



de la politesse et du respect des règles tacites du savoir-vivre ensemble. Un membre d'une espèce en voie de disparition dans une profession largement dominée par l'amour de soi et le narcissisme. C'est aussi un militant au service de la discipline, comme en témoignent son engagement et son investissement dans une Académie d'architecture qu'il a su dépoussiérer et rénover durant sa présidence de 2011 à 2015. Comme le dit de lui son ami Rudy Ricciotti : « C'est un combattant qui a les idées claires et n'est pas colonisé par les névroses architecturales traditionnelles. »



Coupe et plans de la maison derrière le mur, conçue en collaboration avec François Noël, réalisée à la suite d'une consultation lancée en 1986 par l'organisme de HLM L'Effort Rémois. Un prototype de maison du futur pour un couple et deux enfants.



COUPE/ELEVATION SUR STRUCTURE ACIER ET SABLIER

DETAILS

MODULE

SURÉLEVATION DE LA TOUR PERRET, AMIENS, 1999-2005

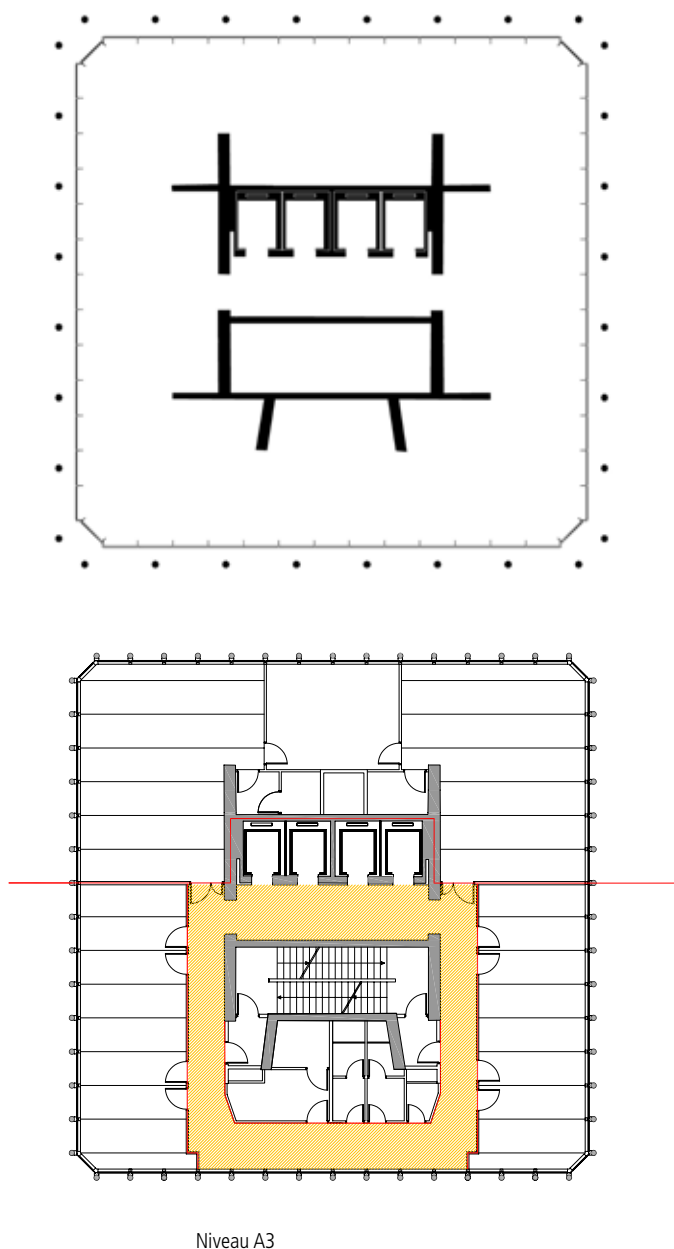
À la fin des années 1990, la tour de 30 étages et de plus de 100 mètres de haut surgissait, noire et célibataire face à la grande place de la gare d'Amiens, que les immeubles trop bas ne permettaient pas de contenir. Une tour beffroi qu'Auguste Perret, avant sa mort en 1954, pensait terminer par une horloge. Une tour qui cherchait encore et toujours à faire basculer presque contre leur gré les habitants de la région dans la modernité. Le maire de l'époque rêvait toutes les nuits de pouvoir la détruire. Cet édifice avait pourtant traversé bien des vicissitudes : un quartier de la gare bombardé par l'aviation allemande en 1940, un projet de reconstruction conçu sous l'occupation et seulement mis en chantier en 1945. Un gros œuvre terminé en 1952 et ensuite resté sans affectation pendant sept ans. Jusqu'à ce que l'architecte François Spoerry ne l'aménage en ensemble résidentiel, un pari difficile, compte tenu de sa faible largeur : des commerces et des bureaux à la base, des habitations et une station radio – qui périlitera rapidement – au sommet.

Un concours est donc lancé en 1999 pour relouer la tour mal aimée et tenter de la faire accepter par les Amiénois. On se souviendra de la proposition de Massimiliano Fuksas : un penthouse dont les habitants seraient chaque semaine tirés au sort parmi la population. Plus subtil, le projet lauréat de Thierry Van de Wyngaert consiste à proposer un couronnement lumineux parfaitement inscrit dans la logique savante de son organisation. La tour beffroi reste en effet une composition complexe très éloignée des monolithes américains. Le carré générateur de la base laisse la place à une croix, à un octogone, puis au sommet à un autre carré plus petit, opérant une rotation de 45 degrés par rapport au premier. L'ancien étudiant d'UP1 s'est donc replongé dans les carrés et les combinatoires pour trouver la solution la plus simple et la plus adaptée : un cube de verre – d'une largeur emblématique de 6,60 mètres, la trame du maître – posé sur l'étrange attique en béton qui semblait l'attendre. Une horloge sans aiguilles dont les parois actives, divisées en douze strates de cristaux liquides, s'opacifient ou se clarifient progressivement en fonction des heures de la journée et passent des couleurs chaudes aux couleurs froides pour atteindre, au cœur de la nuit, un blanc stellaire.

[Maître d'ouvrage : Amiens Métropole – Surface : 43 m² – Coût : 1 637 000 euros –
Concours : 1999 – Livraison : 2005]



© photos : Xavier Testelin



ROTATION

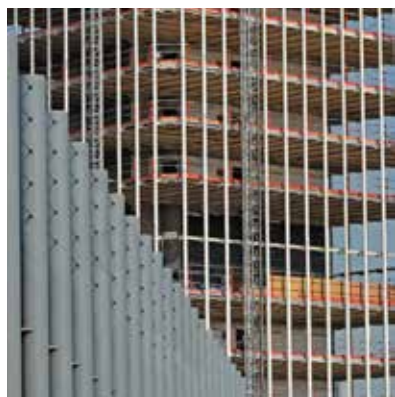
RÉHABILITATION DE LA TOUR CENTRALE DU CAMPUS DE JUSSIEU,
2005-2009

Autre projet mal aimé de ses utilisateurs, mais adulé par les architectes, les critiques et les historiens de l'architecture : la tour sombre du Campus de Jussieu, qui avec une taille de 90 mètres reste l'une des plus hautes constructions parisiennes. Bourrée d'amiante, totalement inadaptée, il était question, comme pour la tour Perret, de la raser...

Mais c'est surtout une idée trahie in utero par Urbain Cassan et ses associés dès la disparition d'Édouard Albert, son concepteur. Dans le projet originel, les façades de chaque étage se reculaient obliquement de 6 centimètres de l'exosquelette tubulaire pour descendre en hélice du sommet vers la base. Les sous-faces des planchers s'agrandissaient ainsi progressivement en allant vers le sol. Elles étaient destinées à recevoir des fresques de Georges Braque : un ciel fermé d'immenses oiseaux. Un dispositif qui reprenait en le radicalisant celui mis en place rue Croulebarbe où, vu de la rue, le plafond peint de la terrasse à mi-hauteur s'affirme comme une façade, mettant en crise la volumétrie de la tour. Un projet sidérant qui, s'il eut été réalisé, aurait infléchi durablement la manière de concevoir et d'appréhender l'espace architectural. Non comme un vide scandé de volumes, mais comme un espace optique pur composé de surfaces qui basculent ou se décomposent en d'audacieux staccatos, renvoyant à la spatialité hallucinatoire expérimentée par les Agam, Vasarely (qui a d'ailleurs réalisé le sol de l'une de cours de l'université) et autres protagonistes de l'op art dont on a jamais vraiment mesuré l'importance...

C'est ce que rappelle Thierry Van de Wyngaert, tout en proposant un projet réaliste, respectueux des contraintes techniques et budgétaires. Les vitrages marron des années 1970 ont été déposés et remplacés par des verres transparents, les allèges ont été tatouées par une phrase attribuée à Malraux : « L'avenir est un présent que nous fait le passé. » Et la nuit, à travers ce prisme cristallin, les faux plafonds carrés qui cachent les vides techniques entrent progressivement en rotation d'étage en étage pour recréer l'effet de grille initial. Un mouvement encore accentué par la mise en lumière de François Migeon, qui, en plaçant dans les gorges de ces faux plafonds des tubes lumineux blancs et colorés, permet de retrouver la picturalité promise et oubliée du projet. Ce dispositif parvient à transmettre la radicalité de l'engagement d'Albert et de Braque, la promesse d'une conjuration de l'architecture et de la peinture...

[Maître d'ouvrage : Établissement public du campus de Jussieu – Surface : 11 000 m² – Coût : 31 096 000 euros – Livraison : 2009]





© Christophe Vallin



© photos : Xavier Testelin

GRILLE

BUREAUX POUR LES DÉPUTÉS, 123, RUE DE LILLE, PARIS, 2000-2007

Racheté par l'Assemblée nationale, cet immeuble d'angle proche de la Seine était destiné à accueillir des bureaux pour les députés, répartis par niveaux en fonction de leur appartenance politique. La cour étroite est recouverte d'une verrière et son mur mitoyen ainsi que l'aile abritant les nouvelles circulations verticales sont habillés de verre parfois sérigraphié. Un aménagement tendant à l'immatérialité qui offre des transparences et joue sur les reflets, pour mieux piéger la lumière et dilater l'espace. L'organisation de chaque plateau reste traditionnelle : une composition en U avec un couloir donnant sur la cour et desservant l'espace dévolu à chaque élu, donnant sur l'extérieur par des fenêtres percées dans l'épaisse façade en pierre de taille. Mais la surprise vient des bureaux attenants des collaborateurs, des boîtes en sycomore composant autant d'espaces tampons entre la circulation et le député. Des boîtes à transformations pouvant au moyen de parois coulissantes s'ouvrir totalement sur la pièce principale ou permettre des communications de part et d'autre avec les assistants de l'ensemble de l'étage. Un dispositif efficace qui sait se plier aux multiples manières de travailler ensemble et permettre aussi bien les relations hiérarchiques que des collaborations plus informelles.

[Maître d'ouvrage : Assemblée nationale — Surface : 3 400 m² — Coût : 14 080 000 euros — Livraison : 2002]

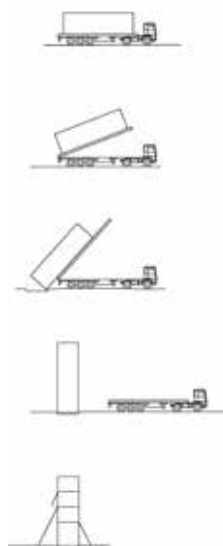


COMBINATOIRE

MAISONS PAPILLONS, 2005

Ce projet sans suite répond à « Petites machines à habiter », un appel à idées lancé en 2005 par le CAUE de la Sarthe. Très théorique, il reste cependant emblématique de la production de l'agence. Il s'agit d'une construction combinant deux figures iconiques de l'habitat nomade : le container et la tente. Mais le container est ici vertical, comme si l'habitat essentiel, l'habitant premier devait prendre la forme du château d'eau ou du phare pour mieux capter la lumière, avoir des vues panoramiques et scander les territoires. Ce parallélépipède en bois, de trois niveaux, est ainsi conçu pour être transporté en camion et se poser partout sur le sol avant d'être solidement arrimé par des câbles aux volets de la salle commune du rez-de-chaussée. Il peut rester isolé ou s'associer à d'autres pour composer des villes éphémères, comme autant de variantes aux agglomérations de mobile homes de l'Ouest des États-Unis.

[Maître d'ouvrage : CAUE de la Sarthe – Surface : 36 m² – Coût : 80 000 euros – Concours : 2005]



©SXXXXXX

CINÉTISME

CAMPUS JOURDAN, 2011-2016

Ce projet vient se déployer à l'angle du boulevard Jourdan et de la rue de la Tombe-Issoire à l'emplacement de l'École normale des jeunes filles construite en 1948 par les architectes Germain Debré et Édouard Crevel, dont certains pavillons subsistent comme pour témoigner de l'ancienne ordonnance classique du lieu.

Un site difficile, borné par des icônes : notamment la façade courbe et art déco du garage Citroën sur lequel vient s'agrafer la résidence étudiante d'Éric Lapière, toujours en chantier et découpé par l'étrange diagonale de son funiculaire. Mais surtout par le collège néerlandais, le chef-d'œuvre du néoplasticisme réalisé par Marinus Dudok en 1928, qui se dresse de l'autre côté du boulevard, dans l'enceinte de la Cité universitaire.

Le nouveau bâtiment, un éléphant de 12 500 m², parvient adroitement à s'immiscer entre ces porcelaines, en s'enfonçant dans le sol et en serpentant pour rendre sa masse moins perceptible. Il sait se faire oublier pour permettre à ses voisins de respirer et de trouver leur amplitude maximale. On pourrait aussi l'appréhender comme la superposition de trois strates programmatiques : les équipements mutualisés ; deux étages de salles de cours et quatre niveaux de bureaux pour les chercheurs. Un escalier extérieur s'enroule en tronc de cône inversé – rappelant les châteaux d'eau de Chavagnes-les-Eaux ou de Fos-sur-Mer – pour desservir, d'un côté, l'École normale supérieure, de l'autre, l'École d'économie de la ville de Paris.

Le socle s'aligne strictement sur la rue de la Tombe-Issoire mais s'étend vers le cœur d'îlot réaménagé. Il s'ancre dans le sol et paradoxalement s'en détache. Ainsi la partie basse de la bibliothèque vient-elle s'étendre au niveau – 1 pour recevoir sa lumière naturelle d'une vaste cour anglaise creusée en amphithéâtre, tandis qu'à l'extrémité nord, l'auditorium se soulève comme la poupe d'un navire. Et pour équilibrer ce porte-à-faux, les étages de bureaux s'avanceront, de l'autre côté, en proue vers le boulevard.

L'ensemble est enfin recouvert uniformément par des ailettes verticales, pivotantes, des volets que chaque utilisateur peut ouvrir ou fermer naturellement dans un corps à corps avec le bâtiment. Chaque élément est constitué d'une planche en mélèze enchâssée dans une feuille d'acier inox pliée en L pour parvenir à posséder à la fois la douceur et la chaleur du bois comme la robustesse et la brillance du métal. Ainsi cette

>



Plan-masse



© Takuji Shimmura



© Christophe Valin



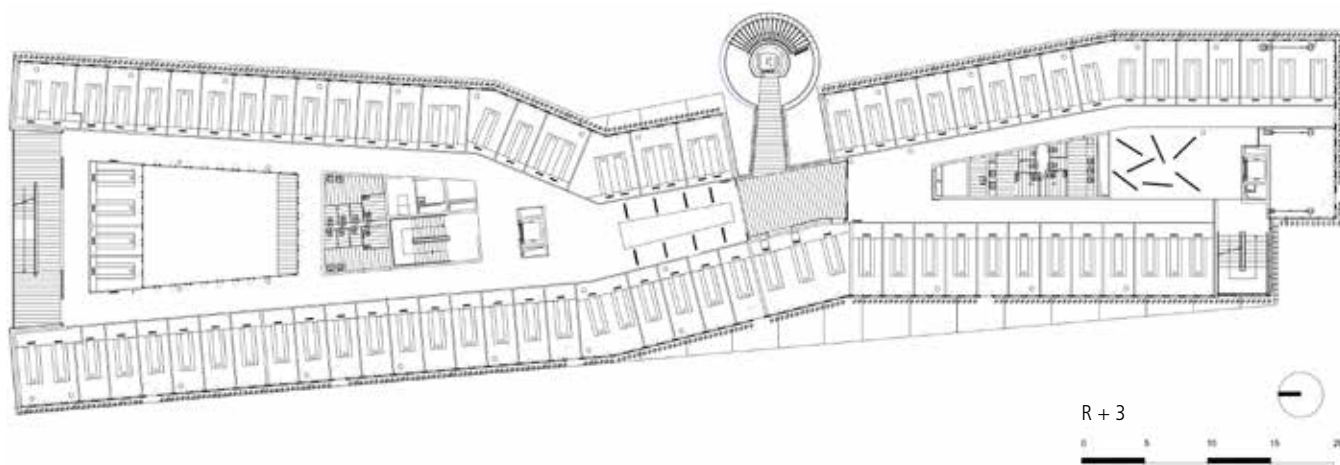
© Takuji Shimmura



© Christophe Valtin



© Christophe Valtin



construction sans forme particulière sait se modifier en fonction de deux impondérables : les variations capricieuses de la lumière parisienne et des désirs d'ouverture de ses occupants... Un procédé qui rappelle à la fois les compositions de l'op art, que nous avons évoquées plus haut, comme les masses changeantes et bienveillantes des nuages.

Un édifice affable qui ressemble à son auteur, un homme toujours à l'écoute, qui sait donner de l'importance au moindre de ses interlocuteurs. Un édifice, aussi, qui renvoie aux premiers projets, aux rêves d'étudiant. Quand il s'agissait de composer des bâtiments/villes sans forme précise, des nappes contenant, en infrastructure, services et équipements, et en superstructure, bureaux et logements.

[Maître d'ouvrage : Région Île-de-France — Surface : 12 500 m² — Coût : 33 971 000 euros — Concours : 2011 — Livraison : 2016]